

citer une faveur dont l'instinct lui faisait presque comprendre le prix. Certes, il y avait dans ce tableau de quoi émouvoir un homme bon et généreux par nature, quelle que fût d'ailleurs l'inflexibilité de sa volonté ou l'impérieuse conscience de son devoir.

Pendant cette lutte intérieure, dont les péripéties se trahissaient sur le visage du jeune enthousiaste, un bruit singulier retentit tout à coup dans la rue comme un signal. Au même instant une voix, qui devait sortir d'une poitrine vigoureuse, fit entendre avec un accent plaintif ces deux seuls mots : *Du pain !*

Une nouvelle ardeur sembla passer dans les membres de Prévot de Beaumont. Son œil brilla.

— L'entendez-vous ? s'écria-t-il ; mon père, il y a quelque chose de plus puissant encore que la voix de la famille, c'est la voix d'un peuple qui souffre et qui a faim ; cette voix m'appelle, je dois lui obéir.

Il enleva le vieux conseiller dans ses bras, avec autant de facilité qu'il eût fait de l'enfant lui-même, s'ouvrit passage, et s'enfuit sans regarder derrière lui.

— Sois maudit ! sois maudit ! s'écria M. de Beaumont en fureur, comme s'il eût voulu poursuivre son fils de ses imprécations.

— Mon Dieu ! ayez pitié de lui et de nous ! murmura Angèle.

Prévot de Beaumont, en fuyant le théâtre de cette scène déchirante, descendit dans la rue où l'homme grossièrement vêtu, qu'il avait appelé Boyrel, l'attendait depuis longtemps. Il lui fit signe de le suivre, et ils commencèrent à longer les quais presque déserts pour gagner le faubourg Saint-Honoré. Beaumont marchait en silence, la tête penchée sur sa poitrine, en proie à ses tumultueuses pensées. Bientôt pourtant sa volonté domina les sentiments de son cœur : l'air frais de la nuit, en glissant autour de son front, calma l'effervescence de son sang. Il passa la main sur ses yeux, regarda autour de lui, et dit enfin à son robuste compagnon, qui marchait à ses côtés avec une sorte d'insouciance intrépidité :

— As-tu une famille, Boyrel ?

— Oui, répondit l'homme du peuple brusquement ; une femme qui gronde quand je ne lui rapporte pas le soir l'argent de ma journée, des enfants qui pleurent quand il leur faut s'étendre sur leur paille sans avoir soupé.

Prévot de Beaumont redeint pensif.

— Boyrel, reprit-il, quand donc la famille égoïste comprendra-t-elle que l'intérêt de tous doit passer avant celui de quelques-uns ?

Pendant cette conversation, ils avaient franchi la barrière du Roule, et étaient arrivés, en suivant des rues désertes et à peine éclairées, à l'endroit où sont aujourd'hui les rues de Montaigne et du Colisée. Ce quartier, maintenant si peuplé, était alors un terrain nu, marécageux, où les voleurs avaient beau jeu par une soirée aussi noire. Sur le vaste étendu qui s'étendait, d'un côté, jusqu'à la plaine de Monceau, s'élevaient çà et là d'élégantes et mystérieuses habitations, à demi cachées dans les massifs de feuillages, entourées de grilles et de murailles pour tenir les curieux à distance. Le jour, ces *petites maisons*, comme on appelait ces luxueuses demeures, semblaient entièrement désertes. Un grand silence régnait alentour, les volets en étaient fermés ; rien n'annonçait qu'elles eussent d'autres habitants que de vieilles femmes à mine discrète ou des domestiques sans livrée. Mais, la nuit, cette solitude se peuplait ; des lumières brillaient aux fenêtres ; le son doux et lointain des instruments de musique arrivait jusqu'au passant attardé dans ces quartiers dangereux. On voyait çà et là glisser dans l'ombre, sur le sol non pavé, des équipages sans fanaux et sans armoiries ; les grilles dorées s'ouvraient comme d'elles mêmes ; un moment après, commençait quelque bruyante orgie qui durait jusqu'au lendemain.

Ce fut vers une de ces "petites maisons" que se dirigèrent Prévot et son compagnon en quittant les quartiers fréquentés. A mesure qu'ils avançaient, on eût pu voir qu'il se passait

quelque chose d'extraordinaire en cet endroit. Des gens s'agitaient çà et là par petits groupes, avec des chuchotements mystérieux. Plus les deux amis approchaient de l'habitation que Prévot venait de montrer à Boyrel par un geste muet, et dont les fenêtres rayonnaient de lumières, plus ces groupes devenaient nombreux. Quand ils furent arrivés à une muraille, dont l'ombre augmentait encore l'obscurité, ils s'arrêtèrent ; un homme, qui les suivait depuis un moment, leur demanda avec un accent singulier :

— Quo voulez-vous ?

— Ne me reconnaissez-vous pas ? dit Prévot de Beaumont.

L'inconnu ôta son chapeau et fit signe à d'autres personnes qui erraient aux environs. Bientôt une foule de gens, dont on devinait les traits menaçants rien qu'à entendre leurs voix, et la vigueur rien qu'au bruit de leurs pas, se rapprochèrent du lieu où Prévot s'était arrêté.

— Tout est-il prêt, mes amis ? demanda le secrétaire du clergé.

— Oui, répondit-on.

— Nos gens sont-ils à leur poste pour agir au coup de dix heures ?

— Oui... les bureaux sont déjà ce nés.

— C'est bien ; notre tâche à nous est de nous emparer des misérables réunis dans cette infâme maison... A l'heure convenue, je vous donnerai le signal, de la fenêtre que vous voyez d'ici... Courage ! demain vous aurez du pain, et vous serez vengés !

Un murmure sourd, produit par des imprécations étouffées, des menaces, des plaintes, témoigna des sentiments de haine dont la foule était animée contre les accapareurs. Prévot s'avança vers la porte de la maison.

Encore un mot, dit-il ; n'y a-t-il pas ici un ouvrier tisserand nommé Jérôme Picot ?

Le nom circula dans la foule, mais personne ne répondit, personne même ne connaissait celui qui le portait.

— C'est étrange ! dit le secrétaire du clergé d'un ton rêveur.

Toutefois, ne voyant rien qui pût exciter sa défiance, il salua de la main, et s'élança vers la grille en répétant :

— Au moment où dix heures sonneront, soyez prêts.

V

LA PETITE MAISON.

La petite maison du financier Malisset tenait à l'intérieur ce que promettait son apparence coquette et somptueuse. Les escaliers en bois de citronnier, chefs-d'œuvre de menuiserie et de sculpture, étaient couverts de tapis moelleux qui étouffaient le bruit des pas. Des portières de damas s'abaissaient et se soulevaient en silence devant les habitants de cette opulente demeure ; des domestiques alertes et muets, comprenant à demi-mot, obéissant à un signe, allaient et venaient pour satisfaire les plus frivoles caprices de leurs maîtres. Des fleurs, qu'on ne voyait pas, embaumaient l'air tiède de ce séjour féerique ; une musique, invisible comme les fleurs et douce comme leur parfum, se faisait entendre par intervalles. Une prodigieuse quantité de bougies étincelait dans des candélabres d'argent et de cristal, répandant des flots de lumière.

C'était surtout dans le salon, où se tenaient en ce moment les hôtes de Malisset, que le luxe avait épuisé ses raffinements. L'œil ne rencontrait que des tentures de soie, des coussins de velours, des bronzes, des marbres, des broderies, de l'or. Les consoles étaient chargées de ces bagatelles sans nom, dont chacune vaut la fortune d'une honnête famille. Des fresques, peintes par les meilleurs maîtres offraient partout des images gracieuses. Au plafond, une Vénus, enlevée dans un char de saphir par deux colombes blanches, semblait laisser tomber sur les assistants un sourire et une pluie de roses. Sur les lambris, Boucher avait représenté des scènes d'amour, dans le goût de l'époque. Des bergers poudrés, ornés de rubans, étaient à genoux devant des pastourelles en paniers et en talons rouges ; celles-ci, appuyées sur leurs houlettes, les regardaient sans co-